



Frédéric II de Prusse

De la littérature allemande



Extrait de la publication

Vers la fin de son règne, le roi-philosophe, ami de Voltaire et de d'Alembert, proposa en français puis en traduction allemande, au public lettré d'Europe, ses réflexions sur la situation et l'avenir de la langue et de la littérature germaniques. Son classicisme un peu crispé et son hostilité, ou son indifférence, à la jeune littérature allemande provoquèrent des réactions assez vives. Mais l'essentiel n'est pas dans ce débat, désormais tranché aux torts de Frédéric : ce qu'on trouve dans ce pamphlet, outre un polémiste et un satiriste talentueux, c'est un monarque du Siècle des Lumières désireux d'étendre son pouvoir à la réforme de l'enseignement, de la langue et de la littérature, mais acceptant aussi d'entrer, à égalité, dans une libre discussion avec tous les esprits éclairés d'Europe.

Avec une préface et des notes de Paul Aizpurua

Document de couverture :
Aquarelle originale de Pascale Laurent

Projet graphique :
Pier Luigi Cerri

Document de couverture : dessin de Pascale Laurent.

© Éditions Gallimard, 1994, pour la présente édition.

Une politique de la langue

En novembre 1780, Frédéric II, roi de Prusse, faisait paraître à Berlin, en français, puis peu de temps après dans une traduction allemande dont il avait laissé à son ministre, le comte de Hertzberg, le soin de la faire rédiger par un fonctionnaire, un bref essai sous la forme chère au XVIII^e siècle d'une lettre fictive, adressée à un imaginaire admirateur de la littérature allemande. L'œuvre parut sans nom d'auteur, mais le roi fut rapidement identifié : dès le début de décembre, un journal de Berlin attribuait le libelle à « un des princes les plus éclairés de l'Europe ». Le succès fut grand : en deux ans, la lettre fut réimprimée six fois, dans toute l'Allemagne, en Autriche, en Hollande et en Suisse.

Ce n'est pas seulement au public cultivé de l'Europe que le roi présentait ses réflexions, mais aussi bien aux lettrés allemands, comme l'atteste la publication originale en deux langues qui atténue l'apparent paradoxe consistant, pour

un des plus puissants princes de l'Empire germanique, à prédire un brillant avenir à la langue et à la littérature allemandes dans un ouvrage rédigé en un idiome étranger.

Écrivant au même Hertzberg, Frédéric se flattait d'avoir été retenu dans ses jugements : « Je n'ai fouetté nos Allemands qu'avec des verges de roses et j'ai modéré en bien des endroits la sévérité de ma critique. » Pourtant, et malgré la conclusion optimiste du titre et la prédiction favorable qui terminait l'essai, le public littéraire prussien et allemand retint surtout les jugements négatifs et releva les oublis : dès décembre 1780, un article de journal berlinois, et dans les années suivantes pas moins de neuf mémoires combattirent respectueusement les opinions du monarque. D'autres furent plus vifs : une ode de Klopstock, Le rêve, reprocha en 1782 au prince allemand de s'adresser à des Allemands en une langue étrangère.

Un classique attardé

« Il y a deux hommes très distincts dans Frédéric II, écrivait trente ans après Mme de Staël, un Allemand par la nature et un Français par l'éducation » (De l'Alle-



94-W A73671

ISBN 2-07-073671-7

65 FFtc